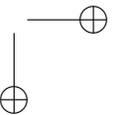
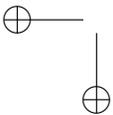
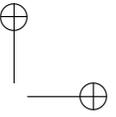
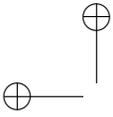


# Le silence des émotions

Clinique psychanalytique  
des états vides d'affects



INCONSCIENT ET CULTURE



# Le silence des émotions

Clinique psychanalytique  
des états vides d'affects

**Solange Carton**  
**Catherine Chabert**  
**Maurice Corcos**

*Préface de Daniel Wildlöcher*

**DUNOD**

Dessin de couverture :  
© Jacques Van den Bussche

**NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :**



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Dunod, 2024 pour la nouvelle présentation  
(2011, première édition)  
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff  
[www.dunod.com](http://www.dunod.com)  
ISBN 978-2-10-085740-1

## LA COLLECTION « INCONSCIENT ET CULTURE »

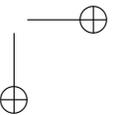
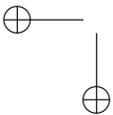
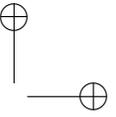
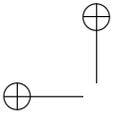
La collection Inconscient et culture, créée en 1972 par René Kaës et Didier Anzieu, s’est donné pour ligne éditoriale de publier des ouvrages à plusieurs voix sur des questions qui font débat dans le champ de la psychanalyse. Un fil rouge traverse ces questions : il attire l’attention sur les rapports entre l’espace subjectif organisé par les effets de l’inconscient, et les espaces du lien intersubjectif, de la culture et des institutions.

Chaque ouvrage rend compte de recherches originales sur un thème précis et innovant, l’ensemble visant une articulation entre la clinique, la réflexion méthodologique et l’élaboration théorique. Une caractéristique de la collection Inconscient et culture est d’accueillir des auteurs chevronnés aux côtés desquels de plus jeunes exposent leurs recherches.

À ce jour plus de deux-cent soixante auteurs ont contribué à l’édification de cette entreprise, qui compte plus de cinquante titres, dont vingt-cinq sont encore au catalogue et témoignent de la vitalité de la collection et de la longévité de plusieurs ouvrages.

Au fil des années, le profil de chaque livre s’est précisé : chaque volume rassemble quatre ou cinq auteurs, qui rédigent des chapitres substantiels d’une cinquantaine de pages chacun. Leurs contributions, coordonnées par un responsable de l’ouvrage, sont complémentaires ou forment un contrepoint à l’intérieur du thème principal.

Une table des matières détaillée, une bibliographie soignée, deux index (des concepts et des noms propres), des mises à jour au fil des tirages et des rééditions font des ouvrages de cette collection des outils de travail particulièrement appréciés.



---

# PRÉFACE

Daniel Widlöcher

**Q**UE L’ON me permette en premier lieu d’entamer cette préface en faisant une longue citation d’une autre préface écrite il y a plus de cent ans, en mars 1896, par Théodule Ribot :

« La psychologie des états affectifs est, de l’avis commun, confuse et peu avancée. Bien qu’elle ait bénéficié en quelque mesure de l’entraînement contemporain vers les recherches psychologiques, on doit avouer qu’elle n’a exercé sur les travailleurs qu’une séduction modérée : on a préféré d’autres études, celles des perceptions, de la mémoire, des images, des mouvements, de l’attention. Si la preuve était nécessaire, on la trouverait dans les listes bibliographiques qui se publient actuellement en Allemagne, en Amérique, en France et donnent l’inventaire psychologique de chaque année. Sur la totalité des livres, mémoires et articles parus, ce qui se rapporte aux sentiments reste en moyenne au-dessous du vingtième. C’est bien peu pour le rôle que les émotions et les passions jouent dans la vie humaine, et cette partie de la psychologie ne mérite pas un tel abandon. »

Ce sont par ces lignes que l’auteur débutait sa *Psychologie des sentiments*, ouvrage fondateur d’un siècle de psychopathologie des émotions. Que dire de plus sinon que, après tout ce temps et les innombrables travaux du passé, largement repris dans le présent ouvrage, nous retrouvons une situation semblable ? L’approche « intellectuelle », que nous permettent de développer la science cognitive contemporaine d’une part et les neurosciences d’autre part, laissent-elles encore une place à une science du « sentiment » ? Car ces deux démarches scientifiques, contemporaines, orientées vers une pragmatique de l’action, vers la saisie du réel, se réfèrent au modèle d’une mécanique mentale, d’une forme de robotisation sans affect, capable de saisir avec toute la sensibilité objective voulue

les pressions du réel et le poids de la mémoire. On laissera alors le monde des passions à une science du collectif et à la culture médiatique.

Comment reprendre une étude psychopathologique des sentiments, soit en se fondant sur des états (émotions) soit sur des moments de la vie psychique (affects) ? Et comment répondre à la demande d'une pratique clinique tout autant sollicitée aujourd'hui qu'hier, sinon plus, par le « mal-être » qui occupe tant de patients ?

Pour relever ce défi les auteurs de cet ouvrage ont habilement choisi une voie qui leur a permis de contourner les obstacles en se penchant non sur la vie émotionnelle en général, mais sur son négatif ; non sur les affects mais sur leur absence, ou sur leur répression. En cela d'ailleurs ils sont restés fidèles à une démarche psychopathologique traditionnelle : la loi de dissolution d'une fonction (je cite encore Ribot) qui est au principe de toute approche psychopathologique. L'absence d'un phénomène permet d'en préciser la fonction et la nature. Ici, c'est bien du silence des émotions qu'il s'agit.

Silence de l'émotion, silence de l'affect, il s'agit évidemment de ne pas confondre l'état dans lequel le patient risque d'être plongé et le moment où un mouvement pulsionnel se met en acte sans qualification affective, la représentation sans l'affect. Mais ce qui unit les deux problématiques, c'est le rôle du corps. De celui-ci il est question tout au long de l'ouvrage, non pas le corps matériel du physiologiste, celui qui viendrait exciter la pure sensorialité, mais le corps en son entier, en mouvement, celui en qui l'esprit se reconnaît. Le corps en acte véhicule l'intention qui donne sens ; il mobilise la scène qui se met en jeu. Toute action, action en représentation, ou représentation en action, est naturellement corporelle ; cette « *embodied* » action au sujet de laquelle neurosciences et psychanalyse se rejoignent, celle qui incarne ce qu'avaient pressenti les éthologues et les théoriciens de l'attachement. Ceux qui, comme moi, ont découvert la psychanalyse en même temps qu'au décours de la guerre ils étaient confrontés dans les crèches aux états catastrophiques d'enfants totalement privés de soins maternels, ceux qui ont connu la psychanalyse par Freud certes, mais aussi par Spitz et Bowlby, se retrouveraient ici dans cette référence au corps global, support de la vie « émotionnelle » au même titre que de la vie « intellectuelle ». Rien d'étonnant à ce que dans le prolongement de cette ligne de

pensée mais dans des lignes théoriques toutes différentes soient ici référencés les noms d'Anzieu et de Winnicott. Si du premier le concept du moi-peau est si souvent cité on découvre que c'est parce que ce moi-peau n'est pas la membrane d'un corps inerte mais celle d'un corps en action, ce qu'illustre bien la problématique du toucher qui trouve ici toute sa valeur épistémologique. On en dirait autant de l'objet transitionnel de Winnicott et de la place de l'effondrement dans la carence de l'émotion. Ne parlons pas ici de l'âme, concept qui, en dépit de sa connotation dans la langue allemande, me semble en français trop marqué par un retour à une pensée dualiste. Parlons plutôt de l'esprit-corps (et non pas incarné) de même que la pulsion échappe aussi au concept douteux de mentalisation pour signifier le mouvement corporel lui-même et ses effets de représentation dotés d'affect.

C'est dans ce corps en acte que l'on saisit mieux d'ailleurs la place de l'affect dans la perspective psychanalytique, thème largement repris dans les trois chapitres. La fonction de l'affect dans son absence même est habilement analysée par les auteurs, d'une pathologie à l'autre en fonction de ses effets mais aussi à partir de son mécanisme. La question de sa répression, la référence à l'affect inconscient, les aléas de l'intelligence empathique que le clinicien doit développer pour se saisir de son absence sont ainsi explorés dans les différentes anomalies que la psychopathologie nous fait voir : une empathie du négatif pourrait-on dire que la relation de co-associativité, de co-pensée dirais-je, nous permet de saisir ou plutôt d'en être saisi par son absence.

Le corps n'est plus impliqué comme signe de l'affect, mais non plus méconnu à l'avantage d'un signifiant purement sémantique. Nous le touchons ou plutôt nous sommes touchés par lui ou, à l'inverse, nous ressentons cette absence de toucher. J'aimerais ici reprendre la distinction proposée jadis par Vincent Descombes à propos du concept de représentation, en opposant le représenté-représentatif, celui qui décrit (le représentant type Brichot) et le représentant qui vient à la place de l'objet obscur auquel il se substitue (le représentant type Norpois).

L'affect n'est pas ce qui qualifie le mouvement pulsionnel, il est le moment pulsionnel lui-même. Il l'incarne. Faudrait-il ici établir une différence entre le silence de l'affect et son éventuelle absence ?

Un mot sur la structure de l’ouvrage. Il s’agit moins de trois parties distinctes traitant de trois thèmes distincts que de trois monographies qui chacune à sa manière reprend l’ensemble de la question en prenant appui sur une pathologie particulière. Chaque auteur peut ainsi allier une réflexion générale à son expérience personnelle, celle de la pathologie dépressive pour Solange Carton, celle des états-limites pour Catherine Chabert et celle de l’alexithymie pour Maurice Corcos.

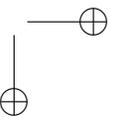
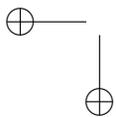
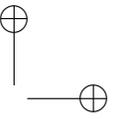
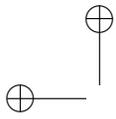
Mais au bout du compte c’est à un véritable débat que les trois auteurs nous invitent. Aux passions collectives qui nous entourent ne sommes-nous pas dans la clinique de l’individuel confrontés à ce silence des affects et à ses conséquences néfastes ?

# TABLE DES MATIÈRES

<i>PRÉFACE</i>	VII
DANIEL WIDLÖCHER	
<i>TABLE DES MATIÈRES</i>	XI
<i>INTRODUCTION</i>	1
SOLANGE CARTON	
<b>1. Silence des émotions, silence des affects dans les dépressions</b>	9
SOLANGE CARTON	
Introduction	9
Perspectives psychiatriques et psychologiques : le silence des émotions dans la dépression et l'alexithymie	13
Le devenir conscient de l'émotion	16
Du silence des émotions au silence des affects	23
<i>Le devenir conscient de l'affect, quantité et qualité, 23 • Des affects inconscients, 33 • La répression en psychosomatique, 35</i>	
Figures cliniques du silence des affects. Place de l'objet	40
<i>Le narcissisme moral et la vie pseudo-pulsionnelle chez André Green, 40 • La « neutralisation énergétique » chez René Roussillon, 43 • Clinique, 45</i>	
Dépressions, dépressions sans expression, dépressions essentielles	53
<i>Les dépressions essentielles : au cœur d'une clinique du silence, 53 • Dépressions : l'appauvrissement du moi et la</i>	

<i>haine, 58 • L'affect glaciaire, 62 • Dépressions du vide, 63 •     Des dépressions « sans émotions », 64</i>	
Conclusion	73
<b>2. Interdit d'éprouver</b>	77
CATHERINE CHABERT	
Quelques considérations psychopathologiques	77
<i>Préliminaires, 77 • Fonctionnements limites :     une introduction, 80</i>	
Perceptions d'affects	81
<i>Perception, représentation, 81 • Perceptions, affects, 84</i>	
Le moi affecté par l'objet	86
<i>Les personnalités « as if » : pseudo-affects ?, 86 • Être     affecté, être excité, 88 • La psychosexualité et la perte, 90 •     Le visible, 92</i>	
Le paradoxe et l'interdit du toucher	94
<i>Le transfert paradoxal (1975), 95 • Le double interdit     du toucher (1984), 99</i>	
Affects d'enfance	101
<i>La perlaboration et les affects, 102 • Représentations et     affects, 104 • La place des affects, 105</i>	
Les affects dans la cure	109
<i>Clinique, 109 • « Non » à l'interprétation, 113 • Butées     narcissiques, 115 • Les affects dans la scène, 116</i>	
Les liaisons entre corps et psyché	118
<i>Mouvements dans la psychanalyse, 118 • Dissociation de la     représentation et de l'affect, 120 • Représentation,     association, 122 • La douleur à la place de l'affect, 125</i>	
Le psychodrame analytique : un processus favorable à l'émergence des affects ?	126
<i>Pourquoi le psychodrame ?, 127 • Liaisons des images et des     mots, 128 • De la perte à l'absence, 131 •     Transformations, 133 • La capacité d'utiliser l'objet : une     voie d'accès aux affects, 135</i>	
Conclusion	138

TABLE DES MATIÈRES	XIII
<b>3. Alexithymie : une émotion sans qualité</b>	141
MAURICE CORCOS	
Avant-propos : Corps et âme	141
Philologie : l'alexithymie... Une histoire à rebondissement	148
Philosophie : forces Instinctuelles et Conscience humaine.	
Le corps de la pensée sauvage... ou « J'éprouve donc je suis »	154
Psychanalyse : le corps à l'œuvre	159
<i>La question troublante du désir, 159 • Aux commencements : la racine corporelle des affects, 166 • Un équilibre suspensif ou naissance d'un rythme face à la crainte de l'effondrement, 170</i>	
Clinique : portrait-« robot » d'un alexithymique ou l'employé du moi	174
Métapsychologie de l'alexithymie	189
<i>Genèse, 189 • L'aptitude à être soi-même... dans la réalité, 195 • Aspects structuraux, 199</i>	
Données évolutives et incidences thérapeutiques	213
<i>Façade de l'être et fissure psychosomatique, 214 • De la mentalisation : défaut fondamental ou négativation, 217 • La haine bien tempérée, 223 • Médiations, 229</i>	
Épilogue : les arts et la relation d'absence	232
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	243
<b>INDEX</b>	253



---

# INTRODUCTION

Solange Carton

**L**E SILENCE des émotions tel qu’il apparaît notamment dans les mélancolies et sous les formes contemporaines des dépressions n’est pas nouveau, il court de la littérature pré-romantique aux romantiques européens du XIX<sup>e</sup> siècle, de l’*Oberman* de Senancour (1804) aux orgiaques recettes de Des Esseintes pour sortir de la maladie de l’ennui (Huysmans, 1884). Mais ce silence-là, quand il s’installe, dans le dégoût de la vie et l’ennui, s’exclame et se pâme et exalte son discours passionné aux objets qu’il a perdus, comme si, sous la fureur, il les « soignait ». Le silence dont il est question dans cet ouvrage est un silence aride, à l’horizon duquel n’émerge aucun mirage, nul qui vive, nulle oasis où s’abreuver ; peu importe pour autant puisqu’il n’est pas question ici d’avoir soif. De rien. Il s’agit seulement de continuer à marcher dans le désert du moi. Ce qui semble nouveau est, dans le même temps, le culte des émotions promu dans la société, avec cette particularité d’être employé comme synonyme de sensations. Pas une séquence publicitaire où ne se soit vantée la recherche de sensations ou d’émotions, si possible fortes – nous en avons même vu une, un jour, dans une vitrine d’un magasin de chaussures, promettant des sensations extrêmes à celui qui les porterait. Est-ce par défaut d’avoir trouvé bonnes chaussures à nos pieds que nous sommes menacés de tomber dans le silence, de nous-mêmes, et, ce qui semble beaucoup plus en jeu ici, dans lequel nous serions susceptibles de tomber si nous n’étions plus vus en train de marcher ? Au pas ? Les pathologies narcissiques évidemment, considérées comme croissantes dans nos sociétés, sont les premières à souffrir de la perte du regard étayant de l’autre, sans lequel menace la perte du regard interne, et peut-être la perte de l’interne tout court. Mais la négativité est susceptible de traverser bien des

fonctionnements psychiques. Dans les pathologies dites nouvelles, addictions, dépressions, somatoses, il s’agirait bien moins de la répression des tendances pulsionnelles sexuelles que de celle des affects de souffrance. Dans une logique « de contrainte au bonheur » (Chabert, 2008), c’est le bien-être et le bien-vivre qui exigent d’être affichés au grand jour, engageant le statut social du sujet et ses assises identitaires narcissiques. Ceci est particulièrement patent dans certaines micro-sociétés américaines où l’expression comportementale et émotionnelle des visages elle-même doit constamment subir les affres de cette répression pour n’afficher que les émotions positives, des mines réjouies, fières et enjouées, censées refléter réussite sociale, familiale et individuelle. Non seulement expressions au-dehors, pour le dehors, mais au-dedans. Dans une des théories psychologiques sur l’émotion, cette « suppression » émotionnelle (des mimiques) suffirait à faire disparaître le sentiment. Expression contemporaine de la destruction de soi ?

Cet ouvrage s’étaye sur deux postulats fondamentaux relevant de l’épistémologie psychanalytique. D’une part, rechercher sous des figures cliniques affichant la même sémiologie de silence émotionnel les soubassements psychiques, internes qui ne relèvent pas des mêmes dynamiques ni des mêmes conflictualités. C’est-à-dire s’adresser à l’affect, en tant qu’il est toujours adresse à l’autre, jusque sous ses formes silencieuses, s’adresser à la pulsion et à ses multiples moyens de la rejeter quand l’intolérable est – a été – de l’accueillir en soi, grâce à un autre. D’autre part, en deçà de ce silence, écouter la dynamique qui indique précisément que cette extinction vise à lutter contre ce qui « pousse » de l’intérieur, recherche l’assouvissement en même temps qu’elle l’entrave, répète compulsivement l’insatisfaction, la colère et la rage tout en les déniaient.

Le chapitre de Solange Carton s’engage à partir d’un questionnement extérieur à la psychanalyse, et prend sa source à la fois dans une pratique clinique avec des patients déprimés hospitalisés, c’est-à-dire pour notre époque, avec une sémiologie lourde et mettant en jeu le pronostic vital, et dans certaines conclusions de recherches actuelles en psychiatrie et psychologie. En effet, certaines d’entre elles associent voire assimilent le silence émotionnel manifeste de certaines dépressions (voire même de la schizophrénie) à ce que

Nemiah et Sifneos ont dans les années 1970, appelée « alexithymie », explicitement déplacée de la pensée opératoire de l'École psychosomatique de Paris vers un modèle neuro-physiologique et désignant globalement une difficulté à identifier et exprimer ses émotions, accompagnée d'une pensée factuelle. Il ne s'agit pas ici de se contenter de balayer ces approches et la méthodologie quantitative en recherche, mais de les faire travailler au regard de la compréhension psychanalytique du silence émotionnel. Ce qui est revenu globalement à mettre en tension émotion en psychologie et affect en psychanalyse et à faire un retour aux origines psychanalytiques de l'alexithymie telles qu'elles ont été développées et continuent de l'être par l'École psychosomatique de Paris.

Dans son parcours antérieur de recherche en psychologie, Solange Carton avait en effet été conduite à explorer les sources de l'appropriation subjective d'une émotion consciente, et étudié les théories qui se sont succédé, et opposé, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour rendre compte de la façon dont nous accédons à un éprouvé émotionnel. Dans ce parcours, elle va relever deux points centraux : d'une part la place inaugurale accordée au soma d'où l'émotion subira selon les théories des destins différents jusqu'à l'éprouvé terminal, en regard de la place accordée aux représentations (dans un sens cognitif), d'autre part le fait que ces théories, et de façon aiguë les plus récentes, insistent sur le développement d'un processus, susceptible d'être entravé à chacune de ses étapes, qui aboutit à *différentes qualités de conscience émotionnelle*, de la plus sensorielle à la plus « mentale ». Ces deux points, dans une épistémologie différente, semblent à l'auteur faire écho aux différentes conceptions métapsychologiques de l'affect.

C'est donc par un retour à la vie opératoire et la dépression essentielle que la deuxième partie du chapitre commence, retraçant la place primordiale accordée à la répression des affects. Au passage [...], auront été rencontrées la question de sa différenciation avec le refoulement, celle des affects inconscients et surtout celle de l'énigmatique « saut » du somatique au psychique et de son inversion dans le sens d'une dégradation dans les somatisations, telles qu'elles courent depuis Freud dans la psychanalyse contemporaine. Green bien sûr, dont le long discours avec l'affect sous-tend la compréhension de son devenir dans la vie opératoire pour plusieurs psychanalystes de l'École psychosomatique de Paris, mais aussi

d’autres (Daniel Widlöcher, Christophe Dejours, René Roussillon notamment), choisis pour ce qu’ils rendent compte chacun à leur manière du processus d’auto-affectation, et des défenses susceptibles de l’entraver.

Si dépressions essentielles et dépressions « vraies » affichent le même silence émotionnel, il ne semble pas à Solange Carton que la désaffectation court, sous-jacente, dans les secondes. Est supposé alors un surinvestissement du ralentissement du corps (somatique) comme un moyen de mettre au silence les *émotions*, un mensonge à soi d’insensibilité, une ruse pour mieux emporter avec lui et engloutir toute souffrance et tout affect sur son passage, pour mieux chérir le dialogue interne, mélancoliforme, avec ses objets. Là où ailleurs, dans le silence des *affects*, le dialogue émerge dans le même temps qu’il est détruit.

Le corps de l’affect, susceptible d’être entendu par le psychanalyste, tient à deux qualités dialectisées par Didier Anzieu et qui accompagnent le travail que nous offre Catherine Chabert : une disposition intérieure d’écoute de l’autre dans une mobilisation psyché-soma, également sous-tendue par le postulat que tout ce qui existe est, en droit, intelligible. Ainsi va-t-elle, en deçà du silence manifeste des émotions, en rechercher, dans l’économie pulsionnelle, les racines et les ramifications et nous engager dans une métapsychologie serrée des affects. Prenant dans un premier temps comme paradigme majeur de la négativité les fonctionnements limites et narcissiques (dont elle rappelle qu’ils ne sont pas le produit de la psychopathologie contemporaine), le projet est ici, de mettre à jour – de faire naître – les processus psychiques en jeu, l’action d’un travail en cours, « travail de sape qui cherche effectivement à se débarrasser des affects ». En articulant étroitement, d’un point de vue métapsychologique, affects et acte de perception, entre le dedans et le dehors mais aussi entre « dedans et dedans », il s’agit de soulever le voile du silence des émotions qui sert précisément à empêcher la perception de ce qui émeut, c’est-à-dire de ce qui bouge, de ce qui bouleverse l’état d’affects du moi. C’est l’acceptation de la *passivité* qui est ici centrale, qui permet d’accueillir en soi l’excitation prodiguée par l’autre. Sous le prisme de la psycho-sexualité et de la perte, l’enjeu essentiel est alors l’impératif retournement de la passivité en activité, *seule* solution pour parer au danger de leur reconnaissance.

Rappelant les apports majeurs de Didier Anzieu sur le « discours » du corps dans l’analyse transitionnelle et le double interdit du toucher, Catherine Chabert s’attache alors à la question du traitement des affects, tout d’abord dans la cure psychanalytique classique, puis dans le psychodrame analytique. Dans la cure, elle redonne, lorsque les mots font défaut, une place prépondérante à la qualité d’affects rendant compte, au lieu d’une simple décharge, d’un *authentique éprouvé de transfert*. Plutôt que des agirs, elle leur attribue un statut intermédiaire entre l’acte et la parole, au sens de liens entre deux partenaires, sens *vivant* qui transcende l’alternative perlaboration par l’analysant et construction de l’analyste, en référence au travail de *transformation de l’affect* de Piera Aulagnier. C’est le « non » de l’analysant à l’analyste figurant les impasses de la perlaboration qui l’intéresse ici, dans la mesure où l’analyste est alors *agi par les affects ou les comportements de l’analysant*. Mais Catherine Chabert s’attache à en entendre la valeur de refus, plus que d’échec, dans la mesure où la voie de la perlaboration peut s’ouvrir grâce à l’éprouvé contre-transférentiel de l’analyste de la souffrance, qui finira par se dégager du recours à la répétition. Catherine Chabert envisage alors les liaisons entre corps et psyché pour dégager les voies d’accès aux affects lorsque ce n’est pas seulement à la disparition des représentants-représentations que nous sommes confrontés mais aussi à celle des représentants-affects. Ces voies se trouvent dans ces moments où le corps-psyché de l’analyste se mobilise, par l’éprouvé des mouvements pulsionnels déposés en lui par l’analysant, par leur identification *au double sens de s’identifier et d’identifier*. Ce chemin de prise-reprise de contacts avec la réalité interne, le psychodrame analytique est particulièrement susceptible de l’ouvrir, du fait notamment de la possibilité d’*expérimenter*, dans des versions plurielles, la destruction fantasmatique de l’objet et sa survivance, en ranimant les affects dans l’« expérience » de l’effondrement.

Tout au long de ce parcours, c’est de la perte et de la séparation que nous parle Catherine Chabert, toujours saisies dans la dynamique de la psychosexualité susceptible d’être accueillie et de déployer ses fantasmes.

Maurice Corcos est un des psychanalystes contemporains à s’être re-saisi depuis plusieurs années, après Joyce McDougall, du concept d’alexithymie, pour en développer une compréhension psychanalytique engageant ses modes de traitement par la psychanalyse.

C'est ainsi qu'il va en approfondir et déployer ici une approche métapsychologique, dans ses fondements freudiens bien sûr, et étayée par Winnicott et Anzieu en particulier, mais aussi éclairée par certains apports des neurosciences (Damasio) et baladée par la rêverie littéraire. Une pensée qu'il nous propose donc de savourer, car, à l'inverse précisément du projet alexithymique, « nous sommes – notre corps – est affecté sensoriellement et sensuellement, avant que de l'être psychiquement par le monde et nous l'affectons en retour ». Ainsi, après avoir raconté comment se développe la vie psychique chez l'infans, à partir de cet échange de nourritures affectives, Maurice Corcos nous brosse le portrait-robot saisissant de « réel » de la vie, ou plutôt la marche, désertifiée de lui-même et des autres d'un homme alexithymique. Carapace, masque clouté sur le visage et nasse d'écailles brodée au plus près de la chair, masque si fortement infiltré dans son visage, celui qu'il a pris lors de la première mort de l'enfance, plein de ce qui n'a pas eu lieu et qui « raconte » (pour lors c'est Maurice Corcos qui raconte) potentiellement ce qui ne s'est pas produit dans la rencontre. Avant que de se faire « entendeur » de son patient et que son patient, oui, même alexithymique, le fasse « entendeur », Maurice Corcos retrace la genèse de son fonctionnement psychique, des trois points de vue métapsychologiques. Potentialité psychique au départ, position première dans le développement normal qui a manqué à se transformer, à s'enrichir d'une histoire pour devenir un être de souvenirs, de fantasmes et de rêves, du fait de ratés dans le « corps à corps » précoce avec la mère (qu'il ait été marqué par l'absence, l'imprévisibilité ou l'effraction). Sans ce travail maternel, le corps ne sera pas ému (Green) mais *marqué*. Anesthésie du cœur contre un trop-plein d'excitations, clivées de l'affect d'une part et de leur traduction mentale d'autre part, l'alexithymie a une fonction anti-traumatique par rapport à un risque de désorganisation si le sujet accède au pôle représentatif de ce qui est pour lui resté fixé au pôle perceptif. Mais pour Maurice Corcos, elle renvoie à une *mise en scène externe* de l'absence de mise en scène interne ; processus anti-objectal mis en place très tôt dans l'enfance contre les angoisses de la séparation originaires, entraînant un processus d'*incarnation* en tant qu'identification à l'absence ou à l'irréalité de l'objet primaire, lui renvoyant en miroir son absence et son désinvestissement. C'est alors ce qui va se jouer dans la thérapie.

Face à la visée inconsciente de la conduite, c'est-à-dire celle de se faire désinvestir aujourd'hui comme hier dans l'objectif d'échapper aux contraintes pulsionnelles internes et à celles de la sollicitation objectale, mêlées, le but du traitement, entre autres, sera de faire ré-émerger la souffrance et sa singularité. Et Maurice Corcos soulève les difficultés contre-transférentielles bien particulières activées dans cette répétition, qui, si elles peuvent être vécues, permettront de faire advenir la vie psychique, dans une fonction d'abord bien plus contenante et liante qu'interprétante. Accueillir, certes, mais pas comme un réceptacle passif, ce qui semble de toute façon impossible dans ce que mobilise en l'analyste le patient. Cette fonction pourra être assurée s'il accepte suffisamment de rencontrer le patient dans la haine, haine pour l'objet frustrant et pour eux-mêmes mise en lui. Comme Catherine Chabert, c'est sur le processus de survie mis en place défensivement que Maurice Corcos aura insisté, qui s'illustre parfaitement par l'étymologie du terme d'alexithymie qu'il privilégie : *alex* [protection contre] *thymos* [l'émotion].

Une référence majeure traverse cet ouvrage : *La Crainte de l'effondrement* de Winnicott. La mise en place de défenses drastiques envers ce qui n'est pas advenu, sa reconnaissance et la souffrance sur laquelle cette reconnaissance ouvrirait. Ce à quoi, dans une répétition en emprise, l'analyste va être soumis. Mais ce qu'il faut accueillir, ressentir, ce que le patient rejoue dans le transfert pour ne pas le ressentir, c'est, coloré par la perte et la séparation originaire, la pulsion sexuelle réduite à l'excitation, en excès qui tente en vain de se déguiser en défaut, pour ne pas rencontrer l'objet qui la révélerait, le muselant pour ne pas réveiller – faire naître ? – le corps affectivé, je te hais-je t'aime.

Dans la *Gradiva*, Freud écrit :

« Nous restons à la surface tant que nous ne traitons que des souvenirs et des représentations. La seule chose qui vaille dans la vie d'âme, ce sont bien plutôt les sentiments ; toutes les forces animiques ne sont significatives que par leur aptitude à éveiller des sentiments » (1907).

Alors les auteurs de cet ouvrage ne l'auraient-ils pas écrit pour appuyer avec force que même dans les formes silencieuses d'affect, lorsque le silence s'arrime au soma pour répéter le déni, parce que ce travail est un des plus *éprouvants*, il constitue en cela la voie d'accès aux affects, et que ce que peut entendre la psychanalyse, ce qu'elle